

# La pauvreté matérielle et spirituelle de sainte Bernadette

## Pèlerinage de Lourdes avril 2019

### Conférences données en la Basilique de l'Immaculée Conception les 25 et 26 avril 2019

*Observation : le style parlé de ces conférences a volontairement été conservé.*

#### **Conférence du 25 avril**

Je vous propose, pendant ce pèlerinage, deux petites conférences sur la question de la pauvreté, puisque c'est le thème de l'année ici à Lourdes : « Heureux vous les pauvres ».

Au début de cette première conférence, je voudrais tout d'abord poser les bases de cette question de la pauvreté. Si sainte Bernadette a vécu la pauvreté, si elle a vécu ici son expérience à Lourdes, si elle a été témoin des apparitions, si elle a fait passer le message autour de la pauvreté qu'elle a d'abord vécue, c'est qu'elle a tout simplement d'abord vécu ce que lui enseignait l'Évangile et ce que lui a enseigné « la belle dame de la grotte » de Massabielle, c'est-à-dire Marie elle-même.

J'aimerais donc introduire rapidement mon propos pour rappeler ce qu'est la notion de pauvreté, j'aborderai ensuite dans un premier temps les modèles de pauvreté qu'a eus Bernadette, à savoir Jésus et Marie, puis dans un deuxième temps je parlerai du milieu dans lequel Bernadette a grandi, c'est-à-dire de la manière dont l'Église elle-même a mis la pauvreté au cœur de son message.

#### **La notion de pauvreté**

Il n'est pas inintéressant de nous rappeler que le mot « pauvre » désigne généralement celui ou celle qui manque de ce qui est normalement nécessaire pour vivre. Et c'est la raison pour laquelle dans nos pays occidentaux on parle souvent des « seuils de pauvreté » : on calcule ce qu'il faut à peu près pour vivre normalement dans un pays, si on est au-dessus du seuil de la pauvreté on n'est pas pauvre, si on se situe au-dessous du seuil, on est considéré comme étant un pauvre. La pauvreté dépend donc bien évidemment du contexte dans lequel on vit. La pauvreté d'un occidental, aujourd'hui, dans un pays où les choses vont mal, n'a rien à voir avec la pauvreté d'un pays en voie de développement en Afrique ou en Asie.

Le mot pauvre vient d'abord d'un mot grec qui signifie « petit, court », c'est-à-dire celui à qui il manque quelque chose. Et le latin a repris cette idée, avec le mot *pauper* qui signifie « ce qui produit peu » ; c'est à nouveau l'idée de petitesse. Quand on parle d'un « pauvre terrain », on parle d'un terrain qui va produire peu si l'on essaye d'y planter quelque chose. Vous voyez donc que le mot *pauvre* / petit dépend du contexte dans lequel on l'utilise et que de manière générale il signifie une réalité courte, petite, avec peu de productivité, donc une réalité à laquelle il manque quelque chose.

Nous savons que, dans notre Église, cette réalité de la pauvreté a dès le début été traitée par Jésus lui-même puisqu'il va en parler, ce qui suppose de rappeler que la pauvreté prend et a pu prendre dans l'histoire, et encore aujourd'hui, des formes très différentes.

## **La pauvreté matérielle**

La pauvreté, c'est en effet d'abord la question de la pauvreté matérielle, c'est-à-dire la pauvreté extérieure – les réalités que l'on possède ou que l'on ne possède pas -, mais c'est aussi la question de la pauvreté immatérielle, la pauvreté intérieure et spirituelle.

La pauvreté matérielle peut être mauvaise, c'est par exemple le cas de la misère qui est déshumanisante et pour laquelle il y a la nécessité d'une intervention d'urgence : on parle par exemple actuellement du Darfour, où il y a une pauvreté absolument terrible et pour laquelle il va falloir apporter de l'aide. Dans l'Évangile, le modèle de cette mauvaise pauvreté est la parabole du Bon Samaritain : un homme est en train d'agoniser au sol après avoir été agressé par des voleurs, certains font des grands écarts pour ne pas le rencontrer ou le toucher, et voilà qu'un Samaritain va s'arrêter, prendre soin de lui, s'occuper de lui ; c'est cette mauvaise pauvreté matérielle, cette souffrance immédiate, à laquelle il faut s'intéresser.

Dans l'Église elle-même, on a toujours considéré que même du point de vue matériel, il y avait aussi une bonne pauvreté. La bonne pauvreté matérielle, c'est la pauvreté qui est choisie volontairement. C'est ce que l'on appelle parfois, dans un langage auquel on est souvent moins habitué, les « conseils évangéliques » que sont la pauvreté, la chasteté et l'obéissance. Ces conseils, auxquels s'engagent en particulier les religieux et les religieuses et dont on pense qu'ils leur sont réservés, concernent en fait tous les chrétiens. Tout chrétien est appelé à vivre une certaine obéissance, tout chrétien est appelé à vivre une certaine chasteté, c'est-à-dire un rapport juste aux autres, à ne pas mettre la main sur les autres, et tout chrétien est appelé à vivre une certaine pauvreté, c'est-à-dire à s'interroger sur son nécessaire pour vivre, sur le superflu à partir duquel il doit partager ce qu'il a en trop.

Pour nous, cette bonne pauvreté existe donc, et le modèle en est notre brave Zachée : Zachée qui est l'homme qui va se convertir, qui va rendre à celui à qui il a tout pris, et qui va même donner une partie de ses biens, ce qui ne veut pas dire qu'il se dépouille de tout. Au jeune homme de l'Évangile, Jésus demande de tout quitter ; à Zachée, il ne demande pas de tout quitter. Chacun, selon sa vocation et la situation de vie dans laquelle il est, doit discerner et se demander quel est le degré de bonne pauvreté matérielle qu'il doit mettre en œuvre dans sa vie.

En résumé : la mauvaise pauvreté matérielle, c'est l'indigence, c'est la personne en souffrance qui n'a pas le minimum pour vivre ; la bonne pauvreté matérielle, c'est un appel de Jésus au cœur de l'homme, car Jésus sait très bien qu'on ne peut servir deux maîtres, Dieu et l'argent, et que si l'argent devient premier dans notre vie, il nous dominera, il nous mettra en laisse et en esclavage. Jésus appelle donc certains à tout quitter, il en appelle d'autres à partager, selon les vocations de chacun dans la vie. Pensez par exemple à saint François d'Assise qui a tout abandonné... mais Jésus ne demande pas à tous les saints dans l'histoire de vivre comme saint François d'Assise.

## **La pauvreté spirituelle**

À côté de la pauvreté matérielle, il y a donc cette fameuse « pauvreté spirituelle », qui pour nous chrétiens est très importante, cette pauvreté dite « intérieure ». Là encore, il y a une bonne et une mauvaise pauvreté. La mauvaise pauvreté spirituelle, c'est souvent cette pauvreté intérieure des gens qui n'ont pas d'intériorité, pas de culture, parfois pas d'éducation. Certains ont parfois cette mauvaise pauvreté intérieure parce qu'ils n'ont pas eu la chance d'être bien éduqués, de rencontrer ceux qui vont les aider, mais la mauvaise pauvreté spirituelle existe surtout aussi aujourd'hui, il faut bien le dire, en raison de la médiocrité des choix de vie des personnes, parce que des gens décident de tout engager dans une vie où le paraître est premier, où l'image est première, où l'on fait surtout attention à ce que l'on est, à ce que l'on montre aux autres, et cette vie de paraître, d'apparence, cette vie « extérieure » finit par empêcher d'avoir une vie « intérieure » ; c'est une négligence de la vie spirituelle, une insuffisance qui peut être parfois clairement choisie, clairement légitimée : « Moi, je ne crois pas au Ciel, toutes ces affaires ce sont des

balivernes, moi je choisis de vivre comme je le veux, sans foi ni loi, et de donner ma vie aux réalités matérielles ».

Par contre, à côté de cette mauvaise pauvreté spirituelle, il y a une bonne pauvreté spirituelle. Celle-ci naît d'une prise de conscience de ce qu'est la vie : tout ne se joue pas dans le paraître, et surtout tout ne se joue pas dans ce monde qui passe. Et le choix alors pour chacun est de se dire : puisque je ne dois pas investir tout ce que je suis dans des réalités matérielles qui passeront, puisqu'il y a des réalités spirituelles dans lesquelles je dois me donner, je suis alors invité à entrer dans cette bonne pauvreté intérieure qui consiste en la conversion du cœur pour me laisser conduire par Dieu et entrer dans une humilité qui va nous faire et servir de Dieu et servir de nos frères, et dont le modèle se trouve en Jésus, en particulier au chapitre 13 de l'évangile de saint Jean, avec le lavement des pieds que nous rappelons lors de la veillée du Jeudi Saint.

## **I. La pauvreté de Jésus et de Marie**

Il faut nous rappeler alors que, si sainte Bernadette a vécu de la pauvreté ici à Lourdes, elle a d'abord vécu cette pauvreté à la suite de Jésus et de Marie. Or il faut nous rappeler une chose assez importante, c'est que Jésus comme Marie ont vécu la pauvreté d'une manière particulière.

### **1. La pauvreté de Marie**

Marie, c'est la Vierge qui, dans le chant du Magnificat, nous dit, en parlant de Dieu : « Il s'est penché sur son humble servante ». On traduit parfois : « sur sa pauvre servante ». Marie est la « pauvre servante » du Seigneur. Et c'est elle qui chante dans le Magnificat : « Il comble de biens les affamés et renvoie les riches – justement – les mains vides ». Le Magnificat est un message d'invitation à la conversion du cœur, pour vivre de la pauvreté matérielle et de la pauvreté spirituelle.

Mais en fait, quelle était la pauvreté de Marie ?

#### **Pauvreté matérielle**

Tout d'abord, Marie était-elle pauvre matériellement ? Vous me direz sans doute qu'on n'en sait pas grand-chose lorsqu'on lit l'Évangile, qu'on n'a pas beaucoup d'éléments concrets pour le savoir... Et pourtant, on a tout de même certains indices de la vie de Marie.

De Marie de Nazareth, nous savons tout d'abord qu'elle va être mariée avec un certain Joseph. Or ce Joseph, nous l'apprenons dans l'Évangile, n'est pas n'importe qui. Il est de la descendance davidique, qui d'ailleurs donnera sens au titre de Jésus « roi, fils de David ». Marie épouse quelqu'un qui n'est pas tout à fait banal, elle épouse Joseph qui est quelqu'un de noble lignée.

Et quel est le métier de Joseph ? Il est charpentier. Il y a deux mille ans, le métier de charpentier ne consistait pas seulement à faire des charpentes, mais à faire les éléments en bois d'une maison. Pour certains spécialistes, ce métier se confondait parfois avec celui d'architecte.

Marie a donc épousé quelqu'un qui s'appelle Joseph, qui est de lignée royale davidique et qui est technicien du bois, dirait-on aujourd'hui. Ce ne sont pas nécessairement des gens riches, mais ce ne sont pas non plus des gens qui sont dans une grande pauvreté, dans la misère.

L'Évangile nous apprend aussi que Marie a une cousine, du nom d'Elisabeth, qui est mariée avec un prêtre du Temple, qui n'est pas non plus quelqu'un qui fait partie des classes les plus négligées de la société ; au contraire, il appartient plutôt à la classe moyenne supérieure, dirait-on aujourd'hui. Vous voyez que nous ne sommes pas vraiment dans un contexte de pauvreté matérielle, mais plutôt certainement dans un contexte de gens modestes, qui ont ce qu'il faut pour vivre, qui n'en veulent sûrement pas plus et qui savent où mettre l'essentiel. Voilà la situation de Marie. Leur vie est sobre.

Cependant, la vraie pauvreté de Marie n'est pas la pauvreté matérielle, mais la pauvreté spirituelle.

### **Pauvreté spirituelle**

Marie, c'est un cœur totalement dans l'humilité, un cœur totalement dans la disponibilité, et la grande pauvreté de Marie, c'est de consentir à être totalement abandonnée à Dieu. D'ailleurs les traditions – pas l'Évangile lui-même, mais les traditions – nous disent qu'elle aurait été consacrée au Temple de Jérusalem, et elle fait donc partie de ce que l'on appelle, dans la tradition biblique, les *anawim*, en hébreu, c'est-à-dire « les pauvres de Dieu ». Alors pas nécessairement d'abord les pauvres matériellement, mais les pauvres, c'est-à-dire ceux qui font une entière confiance à Dieu, qui attendent en fait tout de lui. On dirait aujourd'hui « des gens totalement abandonnés à la Providence de Dieu », qui parfois sont aussi des pauvres matériellement.

Vous voyez bien alors que la vraie pauvreté de Marie est d'abord une pauvreté intérieure. C'est une pauvreté spirituelle, qui la met d'abord tout entière au service de Dieu – « Qu'il me soit fait selon ta Parole » - : il n'y a pas d'obstacle, il n'y a pas de fausse richesse intérieure qui empêche Marie d'accueillir l'Esprit. Quand Dieu s'adresse à nous, il rencontre souvent tellement d'encombrements, nous avons tellement de choses à faire encore avant de lui répondre, qu'il a du mal à se faire entendre. Marie, elle, a cette disponibilité totale à Dieu. Non seulement Marie sert Dieu, mais elle sert au nom de Dieu ceux dont elle perçoit qu'ils ont besoin d'elle. Alors qu'elle est celle qui vient d'apprendre qu'elle va être la Mère du Messie, qu'elle pourrait en tirer satisfaction – ce n'est tout de même pas rien d'être la Mère du Messie... -, au lieu de se contenter de rester à Nazareth puisqu'elle est enceinte, dès qu'elle le peut elle se met en route, avec l'énergie de ses 15 ans, et depuis la Galilée elle va rejoindre la Judée où se trouve sa cousine Elisabeth, afin de se mettre à son service. Parce qu'elle sait qu'Elisabeth est âgée et a besoin d'aide, elle qui est enceinte dans sa vieillesse.

## **2. La pauvreté de Jésus**

Venons-en alors à la pauvreté de Jésus.

Souvenons-nous de ce qu'a dit Jésus lors de l'onction de Béthanie (Jean 12), alors que Marie de Béthanie vient de répandre sur ses pieds un parfum représentant le prix d'une année de travail, qui « emplit toute la maison », nous dit saint Jean. Après avoir entendu Judas dire que l'on « aurait mieux fait de vendre ce parfum pour en donner l'argent aux pauvres - l'Évangile nous dit qu'en fait Judas voulait mettre cet argent dans sa poche parce que c'était un voleur – Jésus, lui, ne répond pas cela, il répond : « Laisse faire, elle fait cela en vue de mon ensevelissement ». Il y a des moments pour la pauvreté, et il y a des moments pour d'autres pauvretés.

Et Jésus va ajouter : « Des pauvres, vous en aurez toujours avec vous, moi, vous ne m'aurez pas pour toujours »... Jésus est en train de dire là quelque chose de très important, c'est que le vrai pauvre jusqu'à la fin des temps, c'est lui. Il est le vrai pauvre, Dieu est le vrai pauvre, puisqu'il accepte de se rendre pauvre devant nous, il accepte d'être pauvre et impuissant devant nos refus, nos fermetures de cœur, et d'attendre patiemment le moment où nous accepterons de nous ouvrir à lui et de nous laisser aller à lui.

Ce qui est certain, bien évidemment, c'est que Jésus a enseigné la pauvreté et qu'il a mis le souci des pauvres au cœur de son enseignement. Il a marqué l'importance de l'attention aux pauvres, je vous l'ai dit, avec la parabole du Bon Samaritain ; il va nous donner les Béatitudes comme charte de vie : « Heureux les pauvres », et puis il va inviter à la conversion des riches – il le fait avec Zachée, avec Matthieu le publicain. Plus encore, Jésus s'identifie aux pauvres : juste avant d'entrer dans sa Passion, il parle du Jugement Dernier, en disant « Tout ce que vous aurez fait à l'un de ces petits – c'est-à-dire à l'un de ces pauvres -, c'est à moi que vous l'aurez fait ». L'attention à la pauvreté est donc l'un des critères de la vie évangélique que Jésus nous donne.

Mais, finalement, quelle a été la pauvreté de Jésus lui-même ?

## **Pauvreté matérielle**

Etant fils de Marie et de Joseph, Jésus, comme Marie, n'a pas vécu la pauvreté ni la misère telles que nous les entendons aujourd'hui. On nous rappelle parfois l'épisode de Bethléem, la naissance dans la crèche. Or, de nos jours, quand il arrive que l'autoroute soit bloquée par la neige l'hiver et que tout le monde est envoyé dans un hébergement commun, tous, quelle que soit leur classe sociale, se retrouvent les uns à côté des autres. Que s'est-il passé à Bethléem ? Ce que l'on sait, c'est qu'à Bethléem, au moment où arrivent Marie et Joseph, - Marie étant enceinte -, il y a un recensement et donc énormément de monde parce que tout le monde vient pour un acte administratif important, et que la place manque donc à l'hôtellerie. Il n'y a pas de place... donc il faut trouver une place ! Il y a donc nécessité de mise en pauvreté par les circonstances. Mais on ne nous dit pas non plus que Joseph et Marie n'ont pas pu aller s'installer à l'hôtellerie parce qu'ils n'avaient pas les moyens de le faire. Et d'ailleurs vous observerez que, lorsque les mages arrivent, ils n'entrent pas dans une espèce d'étable, mais dans une maison : allez voir l'Évangile. Ce qui veut dire que quelques jours après le problème semble résolu. Le Père Frédéric Manns a, lui, un autre éclairage à nous proposer : il fait observer que Marie étant sur le point d'accoucher, on peut ne pas avoir voulu l'accueillir pour des raisons de pureté et d'impureté rituelles. Ce qui expliquerait que le couple n'ait pas trouvé d'endroit pour être avec les autres.

Jésus appartient donc comme sa mère, comme Joseph, à la classe moyenne en Israël. Il ira d'abord travailler avec son père, comme charpentier<sup>1</sup>, et au début de son ministère public il va avoir le ministère de rabbi itinérant. Un rabbi, c'était quelqu'un de cultivé, c'était quelqu'un qui avait un certain savoir. Remarquons au passage que Jésus a vécu une radicalité de la pauvreté bien moins forte que son cousin Jean-Baptiste, qui se vêtait de peaux de bête et se nourrissait de sauterelles et de miel sauvage. Ce n'est pas du tout le portrait que l'on fait de Jésus. On sait même, grâce au chapitre 8 de l'évangile de saint Marc, que Jésus avait des aides matérielles pour vivre ; il était aidé par un groupe de femmes, dont la femme de l'intendant d'Hérode. C'est comme si aujourd'hui la femme d'un ministre des finances aidait à la promotion de la tournée d'évangélisation d'un évêque... Cela signifie que si Jésus n'a pas de « lieu où reposer sa tête », cette formule n'est pas d'abord à entendre matériellement, mais qu'elle doit être comprise spirituellement : Jésus est sans cesse tourné vers sa mission.

Une autre leçon nous est donnée : lorsque Jésus va appeler ses apôtres, vous observerez qu'il n'appelle ni des très riches, ni des très pauvres. Il a appelé dans la classe qui était la sienne, il a appelé des petits fonctionnaires - Matthieu -, des petits artisans - des pêcheurs, Pierre, les fils de Zébédée - ; il a appelé des gens qui avaient du travail, qui n'étaient pas des miséreux de la rue. Ce n'est pas Spartacus qui prend une troupe de gueux et d'esclaves pour aller faire la révolution à Rome...

Pour Jésus, donc, la réalité de la pauvreté n'est pas un combat idéologique ou politique d'abord, même s'il y a bien sûr des conséquences politiques de l'Évangile. Jésus est un homme qui a certainement vécu une sobriété, une modestie de vie, mais qui a eu aussi les moyens matériels de faire vivre sa mission.

## **Pauvreté spirituelle**

Comme pour Marie, la pauvreté de Jésus est d'abord une pauvreté intérieure, et une triple pauvreté intérieure, j'aime le rappeler.

C'est d'abord une pauvreté dans l'incarnation. C'est là une pauvreté à laquelle nous ne pensons jamais. Avez-vous déjà médité dans votre prière le fait que Jésus est le Fils de Dieu ? Même si aucun d'entre nous ne sait ce qu'est être le Fils de Dieu, nous savons que le fait que Jésus soit Dieu signifie que rien ne lui résiste, qu'il n'a aucune limite. Et voilà que Jésus, qui est le Fils de Dieu, va vivre une pauvreté absolument inouïe, puisqu'il va rentrer

---

<sup>1</sup> Pour une synthèse sur le sujet, voir : John P. Meier « Un certain juif Jésus - les données de l'histoire ». Tome 1. Cerf 2004 - p. 179 et suiv. : « Jésus était-il un pauvre charpentier ? »

dans la matière pour s'incarner. Dieu va accepter d'avoir le rhume, de digérer, d'aller dans les plus basses besognes de la nature... La première grande pauvreté est celle de l'abaissement dans l'incarnation, qui n'est pas d'abord une espèce d'opération métaphysique, mais une opération très concrète : Jésus a eu froid, Jésus a eu chaud, etc... « Lui qui était de condition divine », dira saint Paul dans l'Épître aux Philippiens (Ph 2, 6), « s'est abaissé... » « De riche qu'il était », dira toujours saint Paul dans l'Épître aux Corinthiens (2 Co 8, 9), « il s'est fait pauvre pour nous ». Pour nous rejoindre... Il est entré dans la pauvreté pour, de Dieu, devenir homme.

Il y a ensuite la pauvreté de la mission de Jésus. Jésus est celui qui a le cœur doux et humble, car il ne fait jamais sa propre volonté. Notre grande richesse au cours de la journée, admettons-le, c'est que nous faisons souvent ce que nous voulons. Nous avons bien sûr des contraintes, le travail par exemple, mais nous pouvons tout de même le faire comme nous le voulons, nous pouvons nous interrompre pour envoyer des sms... Jésus, lui, ne fait jamais sa volonté, il fait la volonté de Celui qui l'a envoyé, c'est-à-dire celle de son Père. Il le dira même au moment de sa rencontre avec la Samaritaine, lorsque ses apôtres le rejoignent après être allés chercher de quoi manger ; ceux-ci sont surpris de le voir parler avec la Samaritaine, et il leur dit : « Moi, j'ai une nourriture que vous ne connaissez pas, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jn 4, 34). Jésus est sans arrêt relatif à son Père, jusqu'à l'agonie où il dit : « Père, si c'est possible que cette coupe s'éloigne de moi, mais ta volonté et non la mienne »...(Mt 26, 39)

Enfin, Jésus va vivre bien sûr la pauvreté absolue à la Croix. La pauvreté matérielle d'abord, parce qu'il est mis en croix, il est dans l'écrasement de sa chair, dans la nudité face au monde. Dieu se met nu face au monde, écrasé... Il est dans la pauvreté affective, car il est abandonné de tous ; il abandonne tout, ses apôtres, ses vêtements, son honneur, sa réputation... Il abandonne jusqu'à sa mère, il la remet au disciple bien-aimé, il ne lui reste rien, à la Croix... Et il va vivre alors la pauvreté spirituelle la plus intense, puisque vous savez que le seul appui qu'il a, c'est son propre Père et qu'il va connaître comme une « éclipse » intérieure où même ce Père qui est toujours avec lui, à un moment il a le sentiment qu'il n'est plus là : « Père, pourquoi m'a-tu abandonné ? » Jésus va vivre la pauvreté la plus absolue et la plus radicale dans son intériorité.

Alors de cette pauvreté de Marie, de Jésus, qui est plutôt d'abord intérieure qu'extérieure et matérielle, c'est l'Église qui va recueillir le mystère.

## **II. L'Église et la pauvreté**

Il faut se rappeler que la question de la pauvreté est dès le début au cœur même de la vie de l'Église. Et dès le début elle est dans une tension, si bien qu'il ne faut pas s'étonner qu'aujourd'hui elle le soit encore.

### **1. La tension autour de la pauvreté**

C'est d'abord le cas quand Jésus est encore là. Je parlais tout à l'heure de l'onction de Béthanie, ce geste de Marie contesté par Judas, contesté semblerait-il aussi par d'autres apôtres, et devant lequel Jésus déclare « Laisse-la ! ». Et il ajoute même : « Partout dans le monde où on lira l'Évangile, on rappellera ce qu'elle a fait ». Et rappelez-vous, François d'Assise, qui aimait profondément la pauvreté matérielle pour lui, ne l'a jamais aimée par exemple pour le culte, pour la prière. Le Curé d'Ars, qui était dans une pauvreté absolue – allez voir le pauvre presbytère d'Ars -, a toujours voulu embellir son église. Pour tout ce qui concerne le pauvre qui est Dieu, il y a toujours eu un souhait attentif à ce qu'il y ait des conditions honorables pour qu'il soit prié.

La tension autour de la pauvreté va donc exister dès le début de l'Église. Dès le chapitre 2 des Actes des Apôtres, on parle de ce qui constitue l'Église : l'enseignement des apôtres, la fraction du pain et... le partage, la prière. Dès le début, le partage est présent. Et quand les gens reçoivent le baptême et s'agrègent à la toute première communauté de

Jérusalem, on a des témoignages de gens qui abandonnent tous leurs biens et qui les partagent avec les frères. Bref, le cœur de l'Évangile est là : saint Jacques nous le dit, « ne fais pas de différence entre les pauvres et les riches ; quand un pauvre et un riche arrivent, ne t'occupe pas d'abord du riche, occupe-toi aussi du pauvre ». Mais il ne dit pas non plus : « Ne t'occupe pas du riche ». Il n'y a pas de lutte des classes dans l'épître de saint Jacques (chap. 2) ; il y a le souci de chacun, et le souci que le riche comprenne à un moment donné qu'il a à aider le pauvre lui-même le premier.

## **2. Le service des pauvres, la diaconie**

Mais dans l'Église cela ne va pas être simple, car s'il est au cœur de la vie de l'Église, le partage des richesses va tellement mal se passer à un moment donné qu'il va y avoir des « crêpages de chignon » : il va y avoir des bagarres entre les veuves juives et les veuves grecques, parce qu'on ne répartit pas bien les moyens à celles qui manquent de tout. Au chapitre 6 des Actes des Apôtres, les apôtres, qui en ont assez, disent que ce n'est pas à eux de s'occuper de ces affaires, car ils doivent s'occuper en priorité de la prière et de la prédication, et ils instituent alors les diacres, qui vont s'occuper de la diaconie, c'est-à-dire justement du service des pauvres et des plus nécessiteux.

Vous voyez donc que dès le début de l'Église fonctionne cette réalité du rapport à la pauvreté, qu'elle soit matérielle ou spirituelle, qui est d'abord une réflexion sur la pauvreté – on n'est pas dans l'idéologie -, qui invite à la conversion du cœur pour le partage. La tête, le cœur et les mains sont impliqués. J'expliquais aujourd'hui aux jeunes que lorsqu'on fait le signe de croix, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, on touche sa tête, son cœur, ses épaules, pour porter la Croix avec Jésus, pour se donner. S'il manque un des trois éléments dans une vie chrétienne, quelque chose dysfonctionne.

Et à partir de là l'Église va donc développer toutes les œuvres de charité dont elle a besoin : s'occuper des pauvres, des malades, visiter les mourants, les prisonniers... les fameuses « œuvres de miséricorde » que le pape François nous a rappelées durant l'Année de la Miséricorde en nous invitant à les mettre en œuvre. En fait l'Église va mettre en œuvre le chapitre 13 de saint Jean, « occupez-vous les uns des autres, lavez-vous les pieds les uns aux autres ». Et l'Église va développer cela dans toutes ces congrégations, tous ces ordres religieux qui pendant des siècles et jusqu'à aujourd'hui vont s'occuper des pauvres et des malades. Il y en a eu des centaines et des centaines dans le monde. L'Église a même développé ce que l'on appelle « la Doctrine Sociale de l'Église », pour avoir une pensée autour de la pauvreté et du rapport à la pauvreté.

L'attention fondamentale que l'Église nous a donnée n'est pas seulement sur cette pauvreté matérielle que nous avons à gérer, que la diaconie de l'Église a à gérer. L'enseignement profond de l'Église depuis deux mille ans est de passer de la question de la pauvreté extérieure, qui est souvent nécessaire – tous les religieux, religieuses, tous les baptisés, sont appelés à vivre de cette pauvreté matérielle, extérieure, pour une certaine sobriété -, à la pauvreté intérieure, en se laissant attirer par ce qui est simple, comme le dira l'apôtre saint Paul, et en vivant de cette humilité spirituelle qui est la vraie pauvreté de Marie et la vraie pauvreté de Jésus.

### **Conclusion : cette pauvreté demande deux points d'attention**

#### **Se connaître soi-même**

Tout d'abord, cette pauvreté spirituelle, cette bonne pauvreté intérieure, commence par la bonne connaissance de soi-même. Pour entrer dans la vraie pauvreté intérieure, spirituelle, tous les auteurs spirituels à travers les siècles, - et Bernadette en a lu certains et en a entendu parler – passent par une prise de conscience qui demande de ne pas tricher avec soi-même, de ne pas s'illusionner sur soi-même, mais de commencer par apprendre à se connaître. C'est-à-dire reconnaître que nous avons des forces, des talents, des qualités, oui, cela fait justement notre richesse ! Mais il s'agit aussi de ne pas s'enorgueillir, de rester

simple, de rester modeste, et d'avoir aussi la lucidité qui nous demande de reconnaître nos pauvretés, justement, nos incapacités, qui nous demande de regarder tout ce qu'il y a encore à convertir en nous. Saint François de Sales aimait dire : « Demandez au Seigneur de vous laisser un bon gros défaut »... Est-ce que vous connaissez vos bons gros défauts ? Est-ce que vous connaissez vos limites ? Parce que c'est le début de l'entrée dans la vraie pauvreté spirituelle. C'est le début de l'entrée dans l'humilité qui est non pas l'humiliation, mais ce point où nous ne nous prenons pas pour ce que nous ne sommes pas, mais où nous ne nous désespérons pas non plus de nous-mêmes. L'humilité, c'est la vérité sur soi : j'ai des capacités, mais il y a aussi des choses que je ne fais pas, il y a des attitudes du cœur que je n'ai pas.

Vous voyez donc que cette pauvreté spirituelle commence par la connaissance de soi, par la lucidité sur soi et, je le dis souvent, par le consentement au fait de n'être que soi-même et à en être heureux. Voilà qui n'est pas simple, consentir à n'être que soi-même ! Sinon, vous passez votre temps à désirer être autre chose : « Ah, si j'étais Alain Delon... », ou à rêver à ce que vous auriez pu être : « Si vous saviez les capacités que j'avais à vingt ans »... Arriver, donc, à être heureux de n'être que soi-même, en se disant aussi : « Je ne suis que moi-même, j'ai des capacités, j'ai des pauvretés, mais je peux aussi progresser pour, à partir de cette pauvreté, enrichir les autres ».

### **Accueillir ce qui nous met en pauvreté**

Non seulement il nous faut apprendre à nous connaître, avec nos richesses et notre pauvreté, mais il nous faut aussi apprendre à accueillir ce qui nous met en pauvreté dans la vie. Dans la vie, il y a de nombreux événements devant lesquels nous ne pouvons pas grand-chose et qui creusent peu à peu la pauvreté en nous. Jésus, le premier, a consenti à ces événements qui le dépouillaient. Il a vécu des épreuves, comme nous aussi nous vivons parfois des épreuves. Nous sommes arrachés à des personnes, nous sommes arrachés à des lieux, nous sommes arrachés à des situations, nous sommes mis en pauvreté par des fragilités de notre corps, de notre psychisme. Il y a par moments des épreuves qui nous arrivent, et il nous faut consentir à ces épreuves tout en faisant bien sûr ce qu'il faut pour que cela n'arrive pas – je pense en particulier aux maladies -, mais quand elles arrivent il faut y consentir, entrer dans cette pauvreté spirituelle qui nous dépouille.

Et puis, il n'y a pas que des épreuves, il y a aussi ce que l'on appelle des échecs, le sentiment d'impuissance, la stérilité que l'on peut parfois éprouver... Vous avez parfois l'impression que nous les prêtres, nous sortons nos affaires de nos poches comme si de rien n'était..., en pensant que nous savons prêcher, que nous savons parler... Il y a des moments où nous avons l'impression de ne pas rejoindre les gens ; vous pouvez tout à fait avoir été très doué pendant des années et tout à coup vous retrouver avec des souffrances terribles car vous avez le sentiment, comme prédicateur, comme prêtre, comme curé de paroisse, que vous n'apportez plus rien aux gens ; même si ce n'est pas vrai objectivement. Et là c'est souvent l'heure d'une purification, d'une mise en pauvreté spirituelle à laquelle il faut parfois consentir en se disant que c'est aussi, par moments, des choses que le Seigneur nous donne de traverser pour nous libérer de notre amour-propre, du retour sur nous-mêmes, pour nous faire entrer dans une pauvreté plus grande afin d'être plus disponibles encore à ce que Dieu veut nous faire vivre.

Vous savez que tous les grands saints et toutes les grandes saintes, donc les petits comme nous peut-être aussi, traversent des moments où ils n'ont plus le choix, où ils se laissent dépouiller, déposséder, où ils n'ont plus que le choix de se laisser à Dieu, de lâcher prise, pour se laisser transformer, appauvrir, pour que ce soit Dieu seul qui les enrichisse mystérieusement intérieurement.

\* \* \* \* \*



## **Conférence du 26 avril**

Si sainte Bernadette a pu vivre ce message de Lourdes consacré à la pauvreté, c'est parce que d'abord elle a vécu dans un contexte très particulier, celui du 19<sup>ème</sup> siècle, où la question de la pauvreté se pose de manière extrêmement dure. Pensez que dans les années 1850-1860, nous en sommes encore à un moment où les enfants travaillent dans les usines, où le développement des villes et de leur dimension industrielle provoque de très grandes formes de pauvreté. J'ai rappelé hier les deux modèles qu'a Bernadette pour réfléchir à la pauvreté, qui se trouvent sur quelque chose qu'elle a et qu'elle possède avant les apparitions – c'est la raison d'ailleurs pour laquelle elle pourra le sortir de sa poche devant la Mère de Dieu qui se manifeste à elle à la Grotte - : son chapelet. Or, qu'est-ce que le chapelet, sinon prier Marie en méditant les mystères de la vie de Jésus ? C'est aller vers Jésus par Marie...

J'avais donc évoqué hier la situation, le mode de vie de Marie, de Jésus, leur pauvreté à eux, qui était davantage une pauvreté intérieure et spirituelle qu'une pauvreté extérieure et matérielle. Marie, Jésus, sont de condition et de classe moyennes inférieures, et la pauvreté fondamentale qu'ils ont vécue est la pauvreté intérieure.

J'aimerais maintenant entrer dans la vie de Bernadette elle-même et évoquer la pauvreté chez Bernadette en trois temps : je voudrais tout d'abord m'arrêter sur l'expérience de la pauvreté que Bernadette a commencé à vivre en famille ; on ne comprend pas Bernadette si on ne comprend pas d'abord son milieu familial. Dans un second temps, nous verrons comment Bernadette a continué à être creusée par la question de la pauvreté durant tout le temps des apparitions ; les apparitions vont même lui faire découvrir de nouvelles manières de vivre la pauvreté. Et enfin, dans un troisième temps, nous verrons comment Bernadette va vivre la pauvreté de manière forte et magistrale en mettant en œuvre le message de Lourdes lorsqu'elle s'appellera désormais sœur Marie-Bernard, religieuse de Nevers, qui rejoindra le Ciel, où la Belle Dame lui avait promis qu'elle serait heureuse, à l'âge de 35 ans.

### **I. La pauvreté qu'a vécue Bernadette en famille**

Le fondement est donc l'expérience de la pauvreté qu'a vécue Bernadette en famille.

#### **1. Une famille heureuse et croyante**

Bernadette est née dans une famille non pas pauvre, au départ, mais modeste, où – elle l'a toujours dit, même dans les moments les plus difficiles – régnait un vrai bonheur. Et cela, nous avons besoin de l'entendre, car pour nous bonheur et moyens matériels, dans notre société d'aujourd'hui, sont toujours intimement liés. Sœur Emmanuelle du Caire disait que parmi les chiffonniers du Caire, elle avait vu plus de jeunes au regard heureux qu'elle n'en avait vu en France... Le bonheur n'est pas lié aux moyens matériels, les moyens matériels sont liés au bien-être ; mais on confond souvent bien-être et bonheur.

Bernadette est née dans une famille où régnait un vrai bonheur, peut-être d'abord parce qu'elle avait des parents qui s'étaient mariés par amour, ce qui n'était pas toujours le cas à l'époque. Et d'ailleurs François Soubirous et Louise Castérot, ses parents, se sont aimés d'abord un peu en cachette, car la famille Soubirous voulait que François épouse la cadette. Mais François a bien vite expliqué que la cadette ne l'intéressait pas : François va donc épouser Louise, ils sont tous deux profondément chrétiens, ils se marient à l'église et ils vont transmettre la pratique de la foi dans leur vie de famille. On sait que, même lorsque la famille Soubirous sera dans le pire endroit, le fameux « cachot » dont personne ne voulait plus parce qu'il était trop insalubre pour les prisonniers, dans ce lieu où elle va passer bien des mois, tous les soirs la famille Soubirous va prier le chapelet. Les voisins l'ont attesté, même dans les pires moments elle s'appuyait sur une vie de foi, et sur une vie de foi en famille.

D'une famille modeste, les Soubirous vont devenir une famille très pauvre, par un phénomène que l'on entend beaucoup évoquer aujourd'hui, celui du « déclassé ». La famille est heureuse, elle vit au moulin de Boly, le père est un meunier de qualité, mais il est un peu naïf. On raconte que le père Soubirous très souvent faisait crédit, très souvent faisait confiance, mais que sa confiance n'était pas toujours honorée par les autres. Et peu à peu il va perdre les moyens matériels qu'il avait parce qu'on ne le paye pas toujours, on n'honore pas les traites. De plus, il va y avoir deux petits drames : tout d'abord un début d'incendie au moulin de Boly, dans lequel la maman de Bernadette voit son sein brûlé ; cela la handicape pour être parfois nourrice comme elle l'était. Ensuite le père Soubirous, dans son métier de meunier, en « repiquant » ses meules, c'est-à-dire en taillant la pierre, reçoit un éclat de pierre dans l'œil et perd un de ses deux yeux. Tout cela va contribuer au fait que peu à peu la famille Soubirous va se trouver dans une plus grande pauvreté. C'est alors le début de ce que l'on peut appeler « la descente aux enfers » de la famille Soubirous.

## **2. La « descente aux enfers »**

La famille Soubirous est en effet expulsée du moulin de Boly en 1854, quatre ans avant les apparitions. Pour continuer à gagner sa vie, le père Soubirous fait ce que l'on appelle des « journées » chez les employeurs, il se loue à la journée. Puis il va passer dans un autre moulin ; des enfants arrivent, au nombre de quatre, deux vont mourir en bas âge. Et comme ce moulin n'arrive pas à faire vivre la famille, on passe encore dans un autre moulin, dans un autre village à côté de Lourdes, et là c'est un nouvel échec : François Soubirous n'arrive pas à payer ses échéances, il va revenir à Lourdes, expulsé pour la troisième fois ; il revient avec son épouse et ses quatre enfants, soit six bouches à nourrir. Ils vont vivre d'abord dans une chambre qu'ils louent, et François va devenir « brassier », c'est-à-dire qu'il loue ses bras à l'heure, et Louise fait des lessives. Bernadette aussi, qui a dix-onze ans, va parfois travailler chez la tante Castérot, la sœur de la maman de Bernadette, qui a une taverne ; avec sa cousine, elle aide un peu, ce qui lui permet de rapporter un peu d'argent à la maison. En tout cas cette situation est difficile...

A cela va s'ajouter une autre difficulté : le choléra va arriver à Lourdes, et on sait que Bernadette va en être atteinte. Elle en gardera toujours une affection, c'est-à-dire qu'elle aura toujours un asthme extrêmement douloureux qui lui opprèssera la poitrine ; elle en souffrira toujours et mourra certainement de cela à Nevers.

En 1856, la famille Soubirous n'arrive plus à payer non plus la chambre qu'elle louait, et elle est mise à la rue. C'est alors le cousin de François Soubirous, André Sajous, qui va mettre à leur disposition le fameux « cachot », la prison dont l'administration ne veut plus parce que c'est trop insalubre, ce lieu suinte l'humidité. C'est donc là que la famille Soubirous vient s'installer à l'automne 1857. S'ajoute à la maladie, au déclassé qui les fait vivre désormais dans un lieu misérable, encore un autre élément – car généralement les pauvretés s'agglutinent, malheureusement... -, c'est que François Soubirous est accusé du vol d'un sac de farine par le boulanger Maisongrosse. On reconnaîtra une dizaine de jours plus tard que cela ne peut pas être lui, mais le mal est fait ; il aura passé quelques jours en prison, et cette réputation de voleur et d'homme ayant passé quelque temps en prison lui collera à la peau. Ce qui veut dire que juste avant les apparitions, Bernadette Soubirous « accumule » les pauvretés : la pauvreté matérielle – la famille n'a pas le minimum pour vivre et vit dans des conditions indignes -, la maladie, la question de la réputation...

## **3. Le séjour à Bartrès**

Bernadette va donc devoir partir à Bartrès, petit village situé à 4-5 km de Lourdes, où elle avait déjà passé du temps chez une femme qui était sa nourrice. Et à la fin de 1857, alors que Bernadette a des crises d'asthme de plus en plus violentes à cause de l'humidité du cachot, ses parents décident de l'envoyer chez la nourrice, qui a besoin de quelqu'un pour garder des enfants, pour garder des moutons – ce n'est pas une image d'Épinal chez Bernadette, elle l'a vraiment fait -. Bernadette va vivre là une pauvreté supplémentaire, une pauvreté affective : elle était en effet très attachée à sa famille, elle avait un profond amour pour ses parents et ses frères et sœurs, mais elle va devoir partir à Bartrès car là-bas elle

aura un air meilleur, elle aura un peu plus de nourriture et cela fera bien sûr une bouche de moins à nourrir à Lourdes.

Elle va y passer une partie de l'hiver, mais le 21 janvier 1858 elle n'y tient plus, et elle décide, seule et contre l'avis de ses parents, contre celui de sa nourrice, - certainement déjà sous l'emprise de l'Esprit Saint qui la travaille intérieurement -, de retourner à Lourdes. Parce qu'aller à Lourdes, c'est aller à l'école, aller à l'école c'est pouvoir aller au catéchisme, aller au catéchisme c'est la certitude pour elle de faire la seule chose qui l'intéresse vraiment, c'est-à-dire sa première communion, pour recevoir enfin Jésus dans l'Eucharistie.

## **II. La pauvreté durant le temps des apparitions**

Si Bernadette a vécu la pauvreté dans son expérience de famille, la pauvreté va continuer à être présente dans sa vie dans le temps des apparitions.

### **1. Le temps des humiliations**

Le 11 février 1858, elle quitte le cachot avec sa sœur et Jeanne Abadie (dite « Baloune »), une amie, elles descendent la colline de Lourdes et elles suivent les ruisseaux jusqu'ici dans la plaine, où le Gave est présent sous une toute autre forme qu'aujourd'hui : il n'est pas domestiqué et comporte plusieurs bras. Elles se dirigent vers « la tute aux cochons », une grotte où l'on gardait des cochons et où l'on trouvait du bois et des os. Ce jour d'hiver où il ne devait pas faire très chaud, elles vont donc ramasser du bois et des os afin de les vendre pour avoir un peu d'argent pour faire vivre leur famille. Que se passe-t-il alors ? Comme elles doivent traverser un petit bras du Gave, sa sœur et son amie enlèvent leurs chaussures, leurs bas, passent dans l'eau et, une fois de l'autre côté, remettent leurs bas, leurs chaussures en pleurant de froid ; Bernadette leur demande alors de l'aide pour traverser, à cause de son asthme. Les deux autres refusent et commencent déjà à ramasser du bois. Bernadette s'apprête alors à s'asseoir pour enlever ses bas, et à ce moment-là elle sent un coup de vent, son capulet vole et elle s'aperçoit que les arbres pourtant n'ont pas bougé. C'est alors qu'elle se retourne et qu'elle voit... ce qui nous amène ici, c'est-à-dire Notre-Dame. Va avoir lieu cette première apparition, et Bernadette à ce moment-là traverse le Gave, et, délicatesse de la Vierge, ressort de l'eau de l'autre côté en disant « mais l'eau est tiède »... Cela nous montre les délicatesses de Dieu avec ses amis...

En tout cas à partir de ce moment-là va commencer pour Bernadette un véritable combat spirituel. Pourquoi ? Parce que bien sûr elle rentre à la maison, après avoir confié à sa sœur et à son amie ce qu'elle a vu, car elle est toute étonnée et bouleversée. A ce moment-là va commencer pour elle une autre forme de pauvreté, le fait que toutes les personnes qui sont autour d'elle vont chercher à la détourner de cette aventure dans laquelle elle est en train d'entrer. D'abord sa propre mère, qui va lui interdire strictement de retourner à la grotte. Pourtant elle y retourne une deuxième fois, avec l'accord de sa maman finalement, en disant d'ailleurs qu'elle se sentait « pressée intérieurement ». Je vous rends attentifs à cette formule, parce que cela signifie véritablement l'action de l'Esprit Saint dans son cœur. Plusieurs fois, elle indiquera qu'intérieurement elle était comme « poussée », ce qui est assez significatif, dans la vie spirituelle chrétienne, de la mise en œuvre des dons du Saint-Esprit ; c'est l'Esprit Saint qui nous saisit intérieurement et qui peu à peu prend les commandes intérieures de notre personne, dans la mesure où nous lui laissons pleinement l'espace par notre pauvreté intérieure. Ce qui est assez touchant lors de cette deuxième apparition, c'est que Bernadette a emporté un peu d'eau bénite et qu'elle va en jeter un peu en direction de la Sainte Vierge, en se disant que c'est peut-être une apparition mauvaise, du démon, et qu'elle aura pour seule réponse un magnifique sourire de la Sainte Vierge.

Troisième apparition, Bernadette n'y va pas seule ; elle y va avec Mme Milhet, chez qui Louise, sa maman, fait des lessives. C'est une femme qui a épousé un notable, elle est devenue veuve, a hérité de tout son bien ; c'est une bourgeoise sans beaucoup d'éducation, si vous me permettez la formule, un peu moquée de tout le monde, et c'est très intéressant parce qu'elle va dire à Mme Soubirous : « J'accompagne votre fille avec un écritoire pour

voir si cette apparition a des choses à dire », et on pourrait se dire que la Sainte Vierge, qui a ses préférences, préfère les pauvres aux personnes qui ont des mœurs un peu bourgeoises. Eh bien je vous rassure, il n'y a pas de lutte des classes au Ciel, puisque sainte Bernadette va demander à la Sainte Vierge : « Est-ce que la présence de Mme Milhet vous gêne ? », et que la Sainte Vierge va lui répondre : « Pas du tout, elle peut rester ». En tout cas la Sainte Vierge n'écrira rien, et il n'y aura rien à écrire cette fois-ci, si ce n'est que c'est lors de cette troisième apparition que la Vierge Marie va demander à Bernadette : « Voulez-vous me faire la grâce de venir ici pendant quinze jours ? », ce qui va être le début de la série des dix-huit apparitions avec un contenu théologique.

En tout cas à partir de ce moment-là tout le monde va s'abattre sur Bernadette. D'abord, à la sortie de la messe du dimanche suivant, c'est Mme Pélasson, considérée comme la plus belle femme de Lourdes, l'épouse du confiseur et chocolatier de la place de l'église de Lourdes, qui met une gifle devant tout le monde à Bernadette. Ensuite, c'est la mise en garde des religieuses qui vont dire à Bernadette qu'elle arrête de raconter des sornettes. Puis Bernadette est arrêtée et conduite devant le commissaire Jacomet, qui perdra son latin à l'interroger. Ensuite, elle sera emmenée chez le vice-procureur, ce jour-là avec sa maman qui est en larmes, effondrée, alors que tout le monde s'accorde à dire, que ce soit devant le commissaire Jacomet ou devant le vice-procureur, que Bernadette reste d'une limpidité et d'une solidité absolument étonnantes.

Et puis, Bernadette a dû entendre les critiques du curé Peyramale, le curé de Lourdes, qui est connu, qui est une figure, un homme assez extraordinaire. Le curé n'est pas d'accord, il est contre ces apparitions. Il faut donc imaginer cette petite jeune fille de quatorze-quinze ans qui a, finalement, tout le monde contre elle. Elle n'a plus de soutien, elle est mise à mal et elle va beaucoup souffrir, peu à peu, de toutes ces personnes qui vont la critiquer. Et surtout, du fait qu'elle ne trouve pas d'appui, d'abord chez son père, qui hésitera à entrer chez le commissaire Jacomet pour la soutenir, et même chez sa mère, qui, je vous l'ai dit, devant le vice-procureur se liquéfiera littéralement, sera en larmes parce qu'on menace d'emmener sa fille en prison.

Or, non seulement Bernadette va être humiliée parce qu'elle va être abandonnée de tout le monde, mais elle va aussi peu à peu entrer dans le mystère des apparitions, qui vont la confirmer et la conforter dans ce qu'elle avait reçu dans son milieu familial, c'est-à-dire cet amour de la pauvreté, mais d'une pauvreté qui va être de plus en plus une pauvreté du cœur et une pauvreté intérieure.

## **2. Le creusement spirituel de la pauvreté intérieure**

En effet, en raison en particulier des premières guérisons miraculeuses et du fait que le curé Peyramale, devant la limpidité, la sincérité de Bernadette, se convertit lui-même aux apparitions, Bernadette va peu à peu devenir celle qui concentre tous les regards et toutes les attentions. Et des témoins nombreux vont commencer alors à parler de Bernadette, de sa famille et de cette pauvreté familiale dans laquelle Bernadette grandit et qui va peu à peu devenir la pauvreté intérieure qu'elle va creuser spirituellement. Un séminariste, par exemple, vient au cachot au moment des apparitions pour voir Bernadette, et il dit : « Ils sont pauvres, aussi pauvre que l'était notre Seigneur sur terre, et c'est sur cette enfant que Marie a jeté les yeux ».

Le 29 mars 1858, alors que les apparitions ont toujours lieu, un témoignage est donné de deux messieurs, qui viennent jusqu'au cachot et voient les conditions dans lesquelles vit la famille Soubirous ; ils veulent mettre deux pièces d'or dans la poche de Bernadette, elle les repousse en disant : « Cela me brûle »... Elle reste dans cette posture d'une pauvreté qu'elle assume parce qu'elle comprend aussi que la pauvreté est la condition de sa liberté.

Et puis c'est la visite d'un journaliste qui écrit dans le journal de Dijon, le 8 juillet 1858, qu'il est impressionné par la misère de la famille Soubirous, une famille qui, au mois de juillet, soit six mois après le début des apparitions, vit toujours au cachot. « Cependant », cite le journaliste qui est venu rencontrer Bernadette et écouter les témoins locaux, « personne n'a encore pu lui faire accepter la moindre somme d'argent, même pour ses parents ». Et Louise Soubirous, sa maman, témoigne le même jour à ce journaliste :

« Nous serions dans l'aisance si ma fille avait voulu accepter les rouleaux d'or qui lui ont été offerts souvent avec insistance ». Vous voyez donc que les témoignages concordent pour dire que malgré l'émergence progressive de sa figure spirituelle dans les apparitions, Bernadette devient peu à peu le centre des regards. Si elle est appréciée, si les foules se pressent peu à peu au cachot, elle refusera toujours le moindre argent, le moindre avantage.

Elle résistera même à l'évêque de Montpellier. Celui-ci entendra en effet parler des apparitions, et comme il est en voyage non loin de Lourdes, il fait un détour et il arrive à Lourdes le 17 juillet 1858, soit le lendemain de la dernière apparition, jour de la fête de Notre-Dame du Mont Carmel. Tout d'abord il propose à Bernadette de manger avec elle, et elle refuse. L'évêque de Montpellier va donc se contenter du curé de Lourdes, le curé Peyramale, et il lui pose la question ce jour-là : « Cette enfant est pauvre ? », et le curé Peyramale répond : « Oui, elle est très pauvre ». Et puis l'évêque de Montpellier va quand même la rencontrer après le repas. Il lui prend la main et il lui dit : « Oh non, Bernadette, tu n'es pas pauvre, tu es heureuse, oui, heureuse ». Car il pressent certainement que, si Bernadette est pauvre matériellement, il y a chez elle quelque chose, dans les apparitions, qui a touché le fond de son cœur et qui lui donne une autre forme de joie et de bonheur.

L'évêque de Montpellier, alors, veut même échanger son chapelet avec celui de Bernadette ; elle recule, et elle lui répond : « Mais j'en ai déjà un ». Et quand il lui montre la beauté du sien, elle lui dit : « Je préfère le mien ». Et comme elle sent qu'elle l'a peut-être un peu blessé, elle se reprend et lui dit : « Le vôtre est bon pour vous ». Voyez la délicatesse... mais elle est fine !

Le journal Le Courrier Français, enfin, donne le témoignage d'un homme qui est venu de Paris pour rencontrer Bernadette, qui va échanger avec elle et qui lui propose de venir à Paris raconter son histoire devant des foules qu'il rassemblera. Elle lui répond : « Oh non, je veux rester pauvre. » Il lui dit : « Mais tu pourras venir avec tes parents ! » « C'est dit, je ne veux pas », répond-elle. « Vous serez riche, plus que le maire de Lourdes ! » Elle lui dit : « Ne parlez plus de cela, je m'en vais ». Qu'il s'agisse d'argent, de propositions commerciales, qu'il s'agisse même de la multitude de propositions de mariage qui commencent à affluer – à Lourdes on lui a proposé tous les partis -, Bernadette dira toujours la même chose : non. Elle refusera toujours.

### **3. Le passage de la pauvreté extérieure à la pauvreté intérieure**

En fait, comme je vous l'ai dit, Bernadette va peu à peu passer de cette pauvreté extérieure à une grande pauvreté intérieure. On a pu dire de Bernadette Soubirous qu'elle est « la plus secrète des saintes ». Parce qu'elle a très peu parlé de son intériorité.

On dit qu'elle avait le cœur profondément libre, jusqu'à la susceptibilité. Mais c'est l'Esprit Saint qui, dans ce cœur simple, va peu à peu faire progresser l'idée d'entrer dans la vie religieuse. Les apparitions, rappelons-le, ont lieu en 1858. Après la fin des apparitions, le curé Peyramale fait sortir la famille Soubirous du cachot ; le curé trouve un autre moulin pour François Soubirous qui va pouvoir reprendre son travail. Et puis il faut protéger Bernadette : elle n'arrête pas d'être assaillie par les journalistes. Le curé Peyramale va alors la mettre chez les Sœurs de la Charité de Nevers, qui ont ici un hospice, et là elle va rester pendant des années, à aider les sœurs, à prier, à accueillir parfois les personnes qu'on lui fait rencontrer, dont les premiers prêtres qui commencent à enregistrer l'histoire des apparitions pour en avoir une narration la plus exacte possible.

En fait, Bernadette pense à la vie religieuse, elle le dit rapidement au curé Peyramale. Mais elle va longtemps hésiter, comme tous les vrais contemplatifs, qui sont des personnes lentes à décider. Elle dira : « J'aime beaucoup les pauvres. J'aime à soigner les malades » - c'est ce qu'elle faisait ici à l'hospice de Lourdes, elle apprend avec les sœurs -, « Je resterais bien chez les Sœurs de Nevers ». Mais à Mgr Forcade, l'évêque de Nevers de passage pour voir les sœurs de Nevers qui sont à Lourdes, qui lui dit : « mais il faut bien vous trouver quelque chose, vous installer, vous établir dans le monde », elle dira alors qu'elle n'a pas envie de se marier, qu'elle aimerait bien devenir religieuse mais que, comme elle est trop pauvre, ce sera impossible. Puisqu'à l'époque, vous le savez bien, il fallait une dot pour

entrer au couvent. Et c'est Mgr Fourcade qui va alors la libérer de ce poids en lui disant : « Quand nous reconnaissons une vraie vocation, nous recevons les vocations sans dot ». Et Bernadette va donc décider – c'est très intéressant – d'entrer dans la congrégation des Sœurs de la Charité de Nevers, congrégation faite pour les pauvres, les malades pauvres, les enfants pauvres, et elle la choisira car, elle le dira, c'est la seule congrégation qui n'a jamais fait pression pour qu'elle entre chez elle. C'est parce que les Sœurs de Nevers ont été pauvres dans leur insistance que Bernadette va rentrer dans cette congrégation pour vivre son chemin de pauvreté.

Elle va entrer alors dans une autre pauvreté. Non plus la pauvreté de la famille, non plus la pauvreté qu'elle a vécue dans les apparitions, où elle était un peu toute seule, purifiée, émondée, mais la pauvreté de la vie religieuse. La vie religieuse, c'est le choix de suivre Jésus dans la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, trois vœux auxquels on s'engage de manière stable, pour toute la vie, pour se sanctifier à la suite de Jésus. Bernadette accomplit ainsi ce que la Vierge Marie lui avait dit à la Grotte : « Je ne vous promets pas de vous rendre heureuse dans cette vie, mais dans l'autre ».

### **III. La pauvreté religieuse de sœur Marie Bernard**

... de sœur Marie Bernard, qui va vivre le message reçu à Lourdes, à Nevers.

#### **1. Le grand dépouillement de Bernadette pour aller à Nevers**

Après avoir vécu la pauvreté matérielle, la pauvreté de réputation, la pauvreté affective en étant un peu lâchée par tout le monde, Bernadette va vivre une nouvelle pauvreté en quittant la terre qu'elle aime, la terre des Pyrénées. C'est une vraie Pyrénéenne, une montagnarde, elle aime son pays et y est attachée, mais pour devenir sœur de la Charité de Nevers, il faut quitter les Pyrénées, Lourdes, et aller à Nevers.

Elle viendra la veille de son départ de l'autre côté du Gave, là où se trouve aujourd'hui le Carmel, et de cet endroit elle verra pour la dernière fois la Grotte, qui a déjà bien changé : on y a mis des grilles, la possibilité de récupérer de l'eau, il y a des béquilles, des signes des premiers guéris, des premières personnes qui ont bénéficié des grâces de Lourdes. Nous sommes en 1864, six ans ont passé depuis les apparitions, et la supérieure des Sœurs de Nevers, qui l'accompagne alors, lui dit : « Tu reviendras nous voir », et elle répond : « Jamais ». Elle savait qu'elle ne reviendrait jamais à Lourdes.

Elle va donc vivre une pauvreté affective, d'abord en quittant sa famille, son pays, même si on sait qu'elle gardera toujours des liens d'écriture avec sa famille ; elle écrira des lettres à ses frères, à son père, à sa mère. Et puis elle vivra une pauvreté affective en arrivant à Nevers. Pourquoi ? Parce que dans les couvents, au 19<sup>ème</sup> siècle, on craint par-dessus tout quelque chose que l'on ne craint plus aujourd'hui – on l'étale sur les plateaux de télévision -, c'est l'orgueil et la vanité. Et donc, pour que Bernadette n'ait pas la grosse tête d'avoir été la voyante de Lourdes, on va lui réserver un traitement un peu particulier. Mère Marie-Thérèse Vauzou, qui sera sa maîtresse des novices, va faire en sorte qu'elle ne s'enorgueillisse pas, qu'elle ne tombe pas dans la vanité, que ne s'installe pas une admiration des autres sœurs vis-à-vis de Bernadette, et elle choisit donc un procédé très simple : dès le lendemain matin de son arrivée, lorsque Bernadette est présentée à la communauté, on va lui demander de raconter son histoire une fois... pour toutes. C'est-à-dire que plus jamais elle n'en reparlera.

Et cela va donc la conduire progressivement non seulement à une pauvreté affective vis-à-vis de sa famille, de sa terre d'origine, mais aussi à une pauvreté même de la mémoire, puisque bien sûr des personnes continueront à venir la voir, des évêques feront le détour, étrangement, pour passer par Nevers, pour voir les yeux de celle qui a vu la Vierge, et Bernadette, qu'on avait promis de protéger, s'agacera toujours de ces évêques qui ont besoin de la voir pour toucher celle qui a vu la Vierge, et elle se battra pour ne pas être un « animal de cirque ». Mais elle va entrer peu à peu dans une purification de sa mémoire qui

fait que, quelques années après être arrivée à Nevers, elle se demandera elle-même si elle a bien vécu ce qu'elle a vécu, et elle souffrira terriblement en ayant l'impression d'avoir peut-être trompé les autres, dans le dépouillement alors de la pauvreté intérieure dans laquelle elle va rentrer.

Car Bernadette, qui a vécu la pauvreté extérieure et aussi intérieure en famille, qui a vécu la pauvreté intérieure, spirituelle, dans les apparitions, qui a vécu cet appauvrissement en quittant son pays pour aller à Nevers, va alors entrer dans un appauvrissement intérieur et spirituel très profond.

## **2. Le grand dépouillement de Bernadette dans son intériorité**

Elle va passer d'une pauvreté extérieure à une pauvreté intérieure. Pauvreté extérieure, car elle est désormais religieuse et vit une vie sobre, qu'elle entretient volontiers. On dit que Bernadette, dans sa vie ici à Lourdes mais aussi à Nevers, n'aimait pas gaspiller. Selon des témoignages, elle n'aimait pas gaspiller l'eau, le pain, elle n'aimait pas qu'on détériore les affaires du couvent ; elle n'aimait pas non plus qu'on manque à la pauvreté que demandait la règle des sœurs. Mais, et c'est très intéressant et montre bien que la vraie pauvreté n'est pas la négligence, et Bernadette le dit elle-même, elle n'aimait pas « les rossignols », c'est-à-dire les vêtements de religieuse trop usés ou les cornettes trop usées. Elle avait le sens d'un minimum de décence dans la mission qui était la sienne, et donc elle disait que la négligence, ce n'est pas de la pauvreté. Elle avait soin d'une propreté, d'une dignité dans sa vie de religieuse, pour elle et pour les religieuses qui lui étaient confiées. Elle va donc passer de cette pauvreté matérielle de vie de religieuse, de cette sobriété de vie, à une pauvreté intérieure qui va être tout à la fois choisie, subie, et qui l'amenera à un consentement jusqu'à la mort.

### **Une pauvreté choisie**

D'abord, Bernadette a bien compris que la vraie pauvreté est la pauvreté spirituelle intérieure, c'est-à-dire celle qui consiste à libérer son cœur de tout faux désir. Elle écrira dans ses carnets intimes que le cœur de la vie spirituelle, c'est le détachement des créatures. « Saint Ignace ne veut pas », dit-elle, « que nous soyons indifférents, mais que nous le devenions. » Il faut entrer dans une indifférence par rapport aux choses. « Mon cœur est fait pour Dieu, il est jaloux, je veux qu'il soit à Lui sans partage. Je deviendrai une sainte si je suis humble, docile et généreuse ».

Bernadette va donc entrer dans cette pauvreté intérieure du détachement des créatures, pour garder un cœur libre, pour garder toute l'énergie de son cœur dans le rapport avec Dieu. Elle écrit : « Jésus demande le détachement de tout bien, de tout honneur, rien ne m'est plus, plus ne m'est rien ». Elle est donc mise en pauvreté radicale comme Jésus, dans un appauvrissement volontaire, en se détachant volontairement de tout et de toute chose.

### **Une pauvreté consentie**

Mais peu à peu, elle va consentir à un détachement, à une mise en pauvreté intérieure qu'elle ne choisit pas, mais que Dieu va lui faire vivre. Parce que choisir, c'est encore être riche. C'est encore être riche de soi-même, de sa volonté propre. Et Bernadette va accompagner sa vie spirituelle du regard sur Jésus qui, lui, n'avait plus de volonté propre. Il le dira jusqu'à l'agonie : « Père, non pas ma volonté, mais la tienne ». Et dans sa maladie Bernadette va vouloir suivre Jésus dans ce dépouillement, jusqu'au bout. Elle va donc abandonner sa volonté, comme Jésus l'a fait.

Elle va l'abandonner entre les mains de ses supérieures, et pourtant Dieu sait que pour elle l'obéissance sera toujours difficile. Elle va aussi abandonner sa volonté dans les événements que la vie va lui mettre devant les pas, en particulier sa maladie qui va progresser et devant laquelle elle ne pourra rien faire d'autre, bien évidemment, que consentir. C'était une partie de son combat. Le médecin qui la suivait à Nevers lui dira : « Vous avez un terrible ennemi ».

### **Le consentement jusqu'à la mort**

Tout cela, elle va le vivre tout en continuant humblement à vivre son devoir d'état au jour le jour. « J'aimerais bien aller soigner les malades dans les hospices », dira-t-elle après sa formation de religieuse, « mais je me soumetts à la volonté du Bon Dieu ». Et vous savez qu'en raison de sa santé fragile, elle ne pourra jamais être envoyée dans un hospice pour soigner les malades.

Le jour où elle reçoit son affectation de religieuse, une mise en scène est faite. La supérieure générale des Sœurs de Nevers donne son obédience à chacune des sœurs. Quand tout est fini, on demande : « Est-ce que tout le monde a sa mission ? » Eh bien non, il reste Bernadette qui n'a eu aucune mission. Et il y a alors un échange entre la maîtresse des novices et la supérieure : « Qu'allons-nous en faire ? Elle ne sait rien faire... » Et on lui donnera alors l'office de la prière.

Bernadette restera donc à Nevers, elle s'occupera des jeunes novices, elle les encouragera ; elle s'occupera des sœurs malades, des sœurs âgées de la maison, et son grand emploi sera, comme elle l'a dit, « l'emploi de la prière ». Mais ce qu'elle a toujours aimé, c'est de soigner les malades : « Quand on soigne un malade, il faut se retirer avant de recevoir un remerciement », dira-t-elle, « on est suffisamment récompensé de l'honneur de lui donner des soins ». « N'oubliez jamais », dit-elle à une petite sœur qui se forme, « de voir notre Seigneur dans la personne du pauvre : plus il est dégoûtant, plus il faut l'aimer ».

C'est ainsi que sœur Marie Bernard, la plus secrète des saintes, va peu à peu s'enfoncer dans la maladie. Elle meurt à 35 ans, après être entrée dans la dernière des pauvretés que nous aurons à vivre, le détachement définitif, qui consiste à traverser le voile de la mort, à vivre la pauvreté de l'abandon de sa vie pour être enrichi de la vie éternelle en Dieu, définitivement.

Et elle nous laisse le témoignage de sa vie de pauvreté pour être riche de Dieu et en Dieu.

+ Vincent JORDY  
*Evêque de Saint-Claude*